

Jean promit et jura tout ce qu'il voulut Pandrille ; et le digne intendant, retrouvant ses jambes du jeune homme, remonta précipitamment à l'appartement de M. de Vertueil, où il rejoignit madame Durand.

La comtesse opposait aux questions du commandant un mutisme absolu.

— Ah ! dit-elle en voyant Pandrille et se levant avec vivacité, ils ne se battent pas, n'est-ce pas ?

— Non, dit Pandrille.

Et tout essoufflé, balbutiant, tant il était ému, et s'interrompant sans cesse pour exhaler un gros soupir, le vieillard raconta l'exaltation de Jean, son désespoir et ses étranges révélations.

— Mon ami, répondit la comtesse, je suis liée par un serment, jusqu'à demain... mais demain... oh ! demain, je parlerai... et demain il tuera cet homme !

Et puis elle ajouta en rougissant et d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine :

— Allez ! dites-lui qu'il ait foi en moi... je l'aime !...

Un cri de joie échappa au bonhomme, et Pandrille redescendit avec l'agilité triomphante d'un soldat messager qui apporte un bulletin de victoire.

Mais lorsqu'il eut franchi le seuil de la salle où Jean l'attendait, Pandrille, à bout de forces, brisé par l'émotion, se laissa tomber dans les bras de Jean, murmurant d'une voix éteinte :

— Elle vous aime !

XVII

Le dernier sacrifice que le comte Hector venait de faire à sa vengeance, en conservant un calme trompeur, l'avait brisé. Il s'en alla en trébuchant et les yeux pleins de sang, jusqu'à l'appartement de son frère, où Raoul l'attendait avec la plus vive impatience, et il lui dit en entrant :

J'ai la mort et l'enfer dans le cœur... Frère, il faut songer à partir d'ici... J'ai été souffleté par une femme... un soufflet qui tue !

— Oh ! s'écria Raoul en rugissant, vengeance !

— Oui, répéta Hector, je me vengerai, sois tranquille... Demain, je tuera l'homme qu'elle aime, et je lui jeterai son cadavre comme elle m'a jeté son gant au visage... Mais après, vois-tu, il faudra partir, car l'air qu'elle respire est mortel...

— Eh bien, dit Raoul, nous partirons, car le diamant est à nous !

— Le diamant ! exclama le comte galvanisé soudain par ce mot.

— Oui, le diamant, répondit Raoul. J'ai trouvé l'entrée du souterrain.

Et il lui raconta brièvement ce qui s'était passé le matin à la salle à manger. Hector écoutait avec anxiété. Son œil était redevenu brillant, son cœur battait à outrance ; non point qu'une pensée cupide l'agitât, mais parce que la découverte du diamant c'était pour lui, maintenant bien plus que cette faveur d'un souverain rêvée par lui naguère, c'était le moyen d'arracher enfin Raoul à Montmorin et de l'associer à sa vengeance.

Or, cette vengeance, ce n'était plus seulement la mort de Jean, c'était quelque chose de plus terrible encore, quelque chose de hideux et d'inférieur, qu'il avait entrevu, vaguement, le jour où les cohéritiers parlaient d'ériger un tribunal de famille pour juger la comtesse, et qui maintenant se présentait à son esprit ébloui par tant d'émotions successives, avec une effrayante netteté.

— Ah ! murmura-t-il, je la tiens enfin ! je la tiens, Raoul, cette femme qui m'a traité comme on n'oserait traiter un laquais, cette femme qui m'a frappé de son gant...

Un ricanement de bête fauve lui déchira la gorge.

— Écoute donc, dit-il, écoute et tu verras...

Raoul regarda son frère, et il devina au bouleversement infernal de ses traits tout ce qu'il avait souffert.

— Parle... dit Raoul.

— Elle n'a pas voulu m'aimer, reprit le comte qui riait d'un rira terrible... elle aurait préféré mourir que devenir ma femme... Eh bien ! elle sera ma maîtresse !

Et l'expression de joie féroce qui se peignit sur le visage du comte fut telle que Raoul frissonna jusqu'à la moelle des os :

— Frère... frère... murmura-t-il.

— Oh ! dit le comte, tu ne refuseras pas de me servir, j'imagine... car tu es mon frère, Raoul, et j'ai été frappé au visage...

— C'est juste, répondit le vicomte qui se souvint de l'outrage et partagea soudain la haine fraternelle.

— Eh bien, écoute alors ; écoute-moi bien, Raoul ; tu verras si je sais me venger.

Hector fit une pause ; puis, il reprit d'une voix plus calme :

— Nous ne tenons pas à l'héritage, n'est-ce pas ! que nous importe un peu d'or ? Nous sommes venus chercher le diamant ; rien de plus.

— Rien de plus... répéta Raoul qui songeait à son amour.

— Le diamant une fois à nous, poursuivit Hector, nous pouvons partir, quitter pour toujours cette terre de France où le peuple a dressé l'échafaud de nos pères et celui de son roi. Nous ne sommes plus Français, frère ; que nous importe la France.

— Rien, dit froidement Raoul.

— Que nous importerait donc aussi l'opinion qu'on aurait de nous après notre départ, la renommée, fatale ou terrible, que nous aurions laissée comme une trace ineffaçable de notre passage ?

— Rien encore ; mais que veux-tu dire ?

— Écoute toujours.

Et le comte sourit encore de son amer sourire.

— En France, reprit-il, dans ce pays que nous avons renié, l'homme qui enlève une femme violemment, la nuit, qui la met de force dans une chaise de poste et l'arrache à sa maison, à ses amis, à sa famille, cet homme est puni comme un criminel ; car la loi ne sait pas ou ne veut pas savoir si cette femme a mérité son châtement, si elle est la victime ou si elle a été le bourreau. Hors de France, au contraire, un pareil crime est à peine châtié d'une amende légère : histoire d'amour ; disent les juges en souriant.

— Eh bien ? fit Raoul qui ne savait où le comte en voulait venir.

— Eh bien, mon cher, nous sommes en France, et, pour éviter le châtement, il faudra en sortir au plus vite.

— Tu veux donc enlever la comtesse ?

— Oui.

— Mais est-ce possible ?

— Tout est possible à l'homme qui veut.

Alors Hector parut se recueillir un moment et reprit ensuite :

— Nous sommes à cent lieues de la frontière suisse, la plus rapprochée,

— À peine, dit Raoul.

— En semant l'or sur la route, en crevant un cheval à chaque relais, on peut franchir cette distance en vingt heures.

— Très-bien ; mais en admettant que nous puissions enlever la comtesse, pendant ces vingt heures elles se débattront, criera, invoquera la loi, et nous serons arrêtés. Car enfin, acheva Raoul, tu sais bien qu'une femme comme celle-là ne se laisse point intimider par le canon d'un pistolet.

— Je le sais.

— Eh bien, alors ?

— Alors, mon cher, dit Hector, nous l'enlèverons endormie, endormie par un narcotique ; et il en est, tu le sais bien, qui plongent en léthargie pour trente heures.

— Oui, mais durant la route, cette femme endormie...

— Bon ! c'est ma femme qui dort... nous ne nous arrêterons pas.

— Mais à la frontière ? Le premier consul n'a-t-il point établi une sorte d'armée qu'on nomme les douanes !

— Tu oublies que nos passe-ports nous qualifient d'attachés